

# Tentative de fécondation d'un avant-texte de Saint-John Perse

Jean-Charles Gateau

A quoi s'occupe Alexis Leger en bagnole ? A prendre des notes dont Saint-John Perse pourra tirer profit. Je me propose de tenter la lecture (joueuse, hypothétique, révisable) d'un *avant-texte* de Saint-John Perse, en l'occurrence le brouillon noté en automobile entre Giens et le Biot, dans l'après-midi du 13 juillet 1967. Octogénaire arthritique, affligé d'un torticolis qui durera pendant tout son périple, le poète prendra le lendemain l'avion à Nice pour Rome et Naples, pour une croisière aux Iles Éoliennes. C'est son ultime croisière. Son compagnon de navigation, Raoul Malard, mourra l'année suivante, et lui-même n'embarquera plus désormais. Il en a conscience avec une âpre lucidité. Le texte en question figure dans les *Cahiers Saint-John Perse*, n° 8/9, de la page 16 au haut de la page 25, en fac-similé de manuscrit sur la page gauche et en transcription sur la page droite. Ce texte est circonscrit par le changement d'écriture en haut de la page 24, à partir de *Les Aspres*, attestant que le scripteur n'est plus soumis aux soubresauts d'un véhicule, et par le changement corrélatif de thématique. Comme on verra, je ne partage pas toutes les options de lecture faites par le transcritteur confronté à la détestable graphie de Perse, rendue moins lisible encore par les cahots - j'ajoute que j'en userai librement avec le manuscrit et sa transcription, regroupant des éléments dispersés, proposant sans toujours les signaler mes propres restitutions, marquant entre barres diagonales les ébauches rythmiques perceptibles (tétrasyllabes et hexasyllabes), introduisant entre crochets obliques les ajouts ou variantes qui me semblent concorder avec la logique du texte. Par la vitre de la voiture se déroule un film que le poète observe : paysage (paysage de *secano* méditerranéen, cultures non irriguées avec leur trinité : oliviers, figuiers, amandiers - les arbres forestiers : pins, chênes-lièges, châtaigniers, manquent à l'appel), cyprès des cimetières, platanes des villages traversés. La mémoire et l'imagination dérivent à partir de ces observations.

## Choses vues

J'expédie en début d'article des notations visuelles qui ne semblent guère avoir rencontré d'écho dans la pensée créatrice. Ainsi p. 19 :

*Et de chantiers longs / ouverts (nuit et jour) / sur la <ferrailerie> / (en attendant / le mois d'octobre /)*

*Ferrailerie* figure dans l'édition 1991 du *Grand Robert*, avec une citation des Goncourt, la mention *péjoratif* et le sens de *ensemble d'ouvrages en fer*. Perse paraît l'employer pour *ferrailage*, structure métallique des bâtiments modernes. L'attente d'Octobre est obscure. Faut-il lire *la Moire d'Octobre*, une fatalité qui l'attendait en octobre ?

- *Villages : périple d'insectes / à l'entour des fontaines /*

Un peu plus bas, un vestige peu déchiffrable sur les figuiers :

- *Les figuiers sont aux champs / plus ---- / que des  
(sages-femmes  
et tirent la <saveur> / aux lèvres de l'amande /  
le <foyer>*

Hormis le fait que sur la terre sèche, figuiers et amandiers se côtoient et que leurs racines sont en concurrence, je ne vois, dans l'immédiat, rien à tirer de cette note.

p. 23, haut :

sur le vol des martinets, rien à dire : note émotive, sans esquisse rythmique nette. Même stérilité de ma part, p. 25 haut, sur les pins parasols et les *arbustes* (plutôt que *autoroute*, qu'on ne borde pas de cannas ni de pivoines, je crois).

p. 23, bas :

- (*assez*) / et de très hautes grues / au loin, / sur terrains dominant / <d'autres>  
---- / la montée des immeubles (*saupoudrée*)

Sur les derniers kilomètres du voyage, cette observation porte, me semble-t-il, sur la construction de Sophia-Antipolis.

### Le Congé

Perse attaque son texte par deux péons (4/4) : *Assez des vignes, des vergers et des... en terre rouge*. Significativement, le congé aux Vigneaux - même si le nom de cette résidence renvoie aux bigorneaux ou à l'ajonc commun - surdétermine le congé inaugural aux *vignes*. La ligne cinq révèle ce qui a manqué pour se maintenir dans le rythme tétrasyllabique : un dissyllabe signifiant *olivette* ou *olivaie*. Sur cette ligne cinq, Perse récupère l'idée en vue d'une utilisation ultérieure, mais sous une forme non congruente.

Le thème du congédiement (*assez de...*) est bien attesté chez Perse : congé donné à la vie domestique et terrienne. Sa meilleure formulation figure dans *Vents*, V,5, dont bien des résurgences alimentent notre avant-texte. Il sied de rapprocher : *La ravenelle et la joubarbe enchantaient nos murailles* de :

*Champs tr<availlés>*  
*<labours ?>*  
*<là-bas> / <et> la misère / de tous ces murs / de plantes jaunes / (saxifrages)*

Et plus généralement, il faut rapprocher la tonalité de tout le début : dans sa séquence *vigne-verger-apiculture* :

*Nous en avons assez (...). Assez aussi de (...). Et que dire (...) de celui qu'apaisait une petite vigne aux champs ; un verger en province (...) un clos d'abeilles, peut-être (...)*

Par digression : a-t-on songé à étudier l'influence de Walt Whitman sur Saint-John Perse ? La question me vient en tombant chez le premier sur :

*Loin de nous le vieux roman !*  
*Assez de récits, de trames, de pièces tirés de l'histoire des cours étrangères, Assez de vers d'amour sucrés de rimes, plus de ces intrigues, de ces amours d'oisifs <etc><sup>1</sup>*

Ici, le congé au sucré vient vite ; en six hexasyllabes (j'introduis l'insertion visible sur le manuscrit et non reprise dans la transcription ; et je compte les tirets de lacune en concordance avec le rythme : amorcé) :

*Assez de miel d'abeille / si patiemment acquis / et de gelée royale / en pots de laque noire /-----/ aux stands au bord de route/.*

Le congé à la vie sédentaire et à son sucre collant revient p. 19 :

*A tout ce miel terrestre / à toute cette glu/---*  
*Hâte ô <mon âme> / de s'en désengluer.*

---

<sup>1</sup> Walt Whitman, "Chant de l'exposition, 7", *Poèmes*, coll. Poésie, Gallimard, 1992, p. 131.

## La femme

Le thème du platane, (aucune occurrence antérieure dans l'œuvre) ornement des mails provençaux, sera largement développé, p. 19 et suiv. Nul n'ignore que l'écorce de cet arbre se desquame par plaques brunes, laissant apparaître un liber plus clair :

*(Assez de...) Et des platanes pelant leur fauve cannelle / jusqu'à l'ivoire ou l'os /.*

Le dénudement du platane, le contraste des plages colorées de son tronc, appellera dans notre avant-texte maintes notations chromatiques et réminiscences érotiques :

*(chair de mulâtresse (ou : maîtresse> prunes de juillet)  
(Fav. rivers) (épaule et ventre)*

Ce que le transcritteur a lu *Formica* est, en fait, une abréviation persienne pour *Prune Favorite hâtive de Rivers* qu'une encyclopédie du début du siècle, *Le Bon Jardinier*<sup>2</sup>, définit comme un arbre vigoureux, portant à mi-juillet des fruits à *peau noir rougeâtre, pruinée*.

Ici surgissent des images de sédentarisation des mercenaires de l'*Anabase* de Xénophon :

*/ légions débandées /  
Roseaux : / légions licenciées / de soldats laboureurs / en route vers les marches / -  
Retraite des 10 000*

Visiblement, il y a interruption du thème charnel, dû à un nouveau stimulus visuel, qui me paraît être le passage à proximité de Fréjus, colonie romaine, qui prit le nom de *Colonia Octavianorum* lorsque Auguste y installa une importante colonie de vétérans de ses légions, leur accordant la citoyenneté romaine, de l'argent et des terres. Le mot *roseaux* n'est pas discutable. Vient-il du spectacle de roselières, de *cannières*, au bord de l'Argens ? Le lien avec la colonisation viendrait alors du découpage du terrain en lopins par les canaux d'irrigation, ou de la *canne* ; vieille unité d'arpentage provençale pour déterminer les lots cadastraux. Du monde romain, un saut de mémoire conduit l'observateur vers les 10 000 mercenaires de Xénophon. Les hellénistes savent que ce condottiere, parvenu au bord de la Mer noire après sa fameuse retraite, envisagea de fonder une colonie sur le Pont (voire en Colchide ou en Chersonèse) avec ses troupes, mais se heurta au refus de la majorité de ses soldats et à l'hostilité des colonies grecques de Sinople et d'Héraclée<sup>3</sup>.

Après cette digression historique, retrouvons les *blandices* du thème du platane, d'abord p. 20-21 :

*Et pourquoi nous retournerions-nous/ vers ces chairs ten/dres et voilées/ de  
rose ten/dre de la terre/ couleur de la mielline/  
pas plus que vers la chair / passée au brou du songe / des anciennes belles  
/ d'anciennes maîtresses  
/ d'anciennes chairs aimées  
Ajouter d'autres Dames/ [barré : nous] / nous vaudrait ---/*

Je lis *Dames*, qui semble surajouté sur un *F* initial de *Femmes* ou *Filles*.

Puis p. 22-23 :

*Les platanes écaillant comme de belle peau de courtisane d'église  
grasse après la brûlure du soleil / ou le feu du bûcher /*

---

<sup>2</sup> Bois et Grignan, Paris, Librairie Agricole de la Maison rustique, s.d.

<sup>3</sup> Xénophon, *Anabase*, V,15 et suiv.

*Portiques nous livrant/ la surprise des chairs blanches/ sous tant  
d'ouates/ et de toiles,/ (tant) d'opulentes/ teintes <ténèbres> d'étoffe/..  
Sensualité/ d'adolescent/ au seuil d'alcôves de Duè/gnes de famille/.*

Le vol pour Rome prévu pour le lendemain fait venir à l'esprit les courtisanes d'église, maîtresses de papes ou de prélats de Nouvelle-Espagne, et les sorcières menacées du bûcher ; tout comme la croisière qui commence inspire les coups de soleil que risquent les belles baigneuses. Mais l'imagination et la mémoire dérivent, à partir des *portiques* que forment les platanes sur les routes de campagne, et des violents contrastes de lumière qui en résultent, vers les souvenirs d'une adolescence où s'éveillait le désir.

### **La mort**

Le thème du cyprès, arbre des cimetières - *invisas cupressos, les cyprès odieux*, dit Horace (*Odes*, II,11) - induit une rêverie funèbre à connotation hispanique (les pénitents), sur l'enterrement du passé, la mort qui s'approche et les legs faits par le poète.

*Si peu de temps/ à vivre encore/ pour héberger/ (tout cela)/ aux dépens  
du priseur/ aux dépens du parleur/*

*/ en capuche d'orante/*

*femme perdue/ ---/ et recueillie/  
aux plis de drap noir/ de la mise au linceul/ du passe d'avant-hier/  
plus noir que noir d'olive/ et que de truffe/---/*

*Il n'est plus <de> chêne truffier/ pour la mouche <d'Espagne>/*

Un mot sur ma lecture : le *noir* du cyprès appelle celui de l'olive, puis, bizarrement (hors contexte provençal), celui de la truffe, qui passe pour aphrodisiaque. D'où mon hypothèse sur la *mouche d'Espagne*, autre nom de la cantharide. Le thème du congé à Eros, du *Nevermore*, imprègne la méditation de la mort.

Suit un passage très elliptique sur les legs :

-<Village et tout jardin>

- Vilipendant/ tout parchemin,/ qu-/ je ne lègue au passant/ les mains levées/ de mortes  
passions/ les mains fermées/ de maintes ---/

Mon déchiffrement du premier octosyllabe (4/4) requiert un brin d'explication. L'examen attentif du manuscrit n'autorise pas, à mon sens, la leçon *jardin*. La sténographie de Perse met généralement le point sur le *j*, et quand elle ne le fait pas, l'initiale se présente comme une grande barre verticale. Le bouclage sous la ligne, en revanche, caractérise le *p*. Objection similaire pour la lecture *d* de *jardin* : les constantes ligatures persiennes sur le *d* ne revêtent jamais la forme scolaire que le transcripteur a retenue. J'arrive donc à une lecture *parch*, complétée par ce qui peut se lire *in*. J'en déduis une condensation de *parchemin*, qui me semble satisfaisante rythmiquement (séquence de deux péons), paronymiquement (avec *passant*, *passion*, *mains*) et thématiquement (mépris du parchemin comme unité poussiéreuse des liasses notariales et des testaments ; voir *Pluies*, VII, avant-dernière laisse).

De multiples isotopies se superposent sur le mot *main*. Celle de la main au sens anatomique (*les mains fermées*, c'est-à-dire jointes en signe de prière, des défunts ou défuntés, des statues de gisants ou gisantes) ; celle de la main comme instrument du dessinateur (un croquis à main levée) ; celle de la main comme levée au jeu (ce que le hasard, la chance, vous a dévolu au cours de la partie) ; celle de la main comme métonymie de propriété dans le vocabulaire juridique romain ou féodal : mainlevée d'un séquestre ou d'une hypothèque. Le plus clair de ces conjonctions c'est que le poète

entend garder pour soi les énigmatiques souvenirs féminins qui rôdent dans sa mémoire. Et ne léguer à personne les carnets noirs où il avait consigné ses *mains levées*. Ce qui pose des questions sur leur holocauste. Quand brûlés ? Combien ? Lesquels ? Il est frappant que par deux fois (image de pénitents hispaniques, image de sorcière au bûcher) l'autodafé de notes inaliénables traverse le texte.

*Leurre de ---/ et de.*  
(Plus fautif <foulé> <juste> <ferme> <pauvre> que <ne fut> /  
Michel de Lhospital)

Le leurre serait donc d'accumuler des biens comme si l'on était immortel, ou de vouloir léguer un message à la postérité. Le chancelier Michel de Lhospital (1506-1573), sorte de Caton de la Renaissance française, manifesta toujours un profond mépris pour les biens terrestres, pour les revers de fortune et la nécessité de mourir. Rappelons que sa devise, empruntée à Horace, était *Impavidum ferient ruinae*<sup>4</sup>, *les catastrophes me frapperont sans m'effrayer*. Cette attitude ne peut que lui valoir la sympathie du stoïcisme persien. Mais - et c'est pourquoi la leçon *fautif* me semble acceptable - après sa disgrâce de 1568 et son retrait des affaires de l'État (comparables à ceux d'Alexis Leger), Michel de Lhospital se mêla de rédiger en 1570 des Mémoires au Roi et au Parlement, une sorte de testament politique, s'efforçant, en somme, d'intervenir sur le monde qui suivrait sa mort, entreprise illusoire, leurre que Perse s'interdit.

Au thème funèbre du cyprès s'associe celui de la cigale, dans une intrication difficile à démêler. Relevons d'abord sa présence dans *Poème à l'Étrangère*, I, poème d'adieu à la cubaine Lilita Abreu, ce qui n'est pas, je crois, sans incidence sur notre avant-texte : *L'été boisé des jeunes Capitales infestées de cigales* : les étymologues pataugent sur l'origine d'*infestus*, *infestare* (hostile, harceler) en latin, hésitent à rattacher à *festus* (de fête), et à *fastus* (faste, autorisé par le *fas* (droit divin) comme à *nefastus*, tabou, interdit par le *fas*. Le poète n'a peut-être pas la prudence d'Ernoux et Meillet, et peut considérer les cigales - de Washington, liées au souvenir de Lilita Abreu, et d'ailleurs - comme *néfastes*, *funestes*. Un peu plus loin dans le même poème : *la Ville encore au fleuve versera toute sa récolte de cigales mortes d'un Été*. Et dans *Amers*, « Étroits sont les vaisseaux », IV : *Entends vivre la mort et son cri de cigale*. Pamoison ambiguë de *fausse morte*, certes, mais indiscutable association de la stridulation de l'insecte à la mort. Rémy de Gourmont note que seul le mâle stridule, et se demande si c'est un appel d'amour. Plus généralement, il rappelle que la vie aérienne de ces insectes se borne pour le mâle à copuler et mourir, pour la femelle à copuler, pondre et mourir ; il insiste sur la *tyrannie du système nerveux*, de façon très darwinienne<sup>5</sup>. La dérive imaginaire de Perse marie pareillement Éros et Thanatos.

Dans notre avant-texte, première occurrence de la cigale, p. 17, à la sixième ligne, qualifiée péjorativement ou invitée au silence :

*Cigales étriquées <ou : éteignez>*

Retour du thème, p. 21 :

*Scarabées aux morts, au ---, aux-- sont les cigales-----*  
*/ces vases fermés,/*  
*Nous jeterons ce soir / ces vers fanés, /de crainte qu'ils ne gardent /-----*  
*/ quelque semence/ des cendres de la terre./*  
*<ou : cache, ou : crypte>*

<sup>4</sup> *Odes*, III,3 : *Si fractus illabatur orbis / Impavidum ferient ruinae, si l'univers brisé s'écroule ; ses ruines frapperont (le juste) sans l'intimider.*

<sup>5</sup> Rémy de Gourmont, *Physique de l'amour*, Club Français du livre, 1966, p. 43, 172, 283 et 296.

*Notre relais n'est plus /en cave souterraine/ où vous --, cigales,/ vos  
séquelles de --/*

*vos seg... de ---/*

Comment se débrouiller dans ce rébus ? *Cigale* (provençal : *cigala*, du latin *cicada*, terme méditerranéen, peut-être d'étymologie phénicienne (*zeigara* chez les Sidoniens, selon Hésiode) est un terme onomatopéique, comme son correspondant grec, *tettix*. En grec, le mot désigne également : une épingle ornée d'une cigale d'or, qui servait àagrafer *un chignon de vieillards de haut rang* ou d'enfants<sup>6</sup> ; et, dans l'*Anabase* de Xénophon, la crinière d'un casque (5,4,13). Simonide de Céos emploie le mot comme métaphore de *poète*<sup>7</sup>. En latin, *cicada* est aussi un bijou propre aux Athéniennes<sup>8</sup>. Qu'est-ce qui peut rapprocher les scarabées et les cigales des demeures souterraines et les associer à la mort ? Selon *La Bijouterie* de Roger Milès, qui ne cite pas ses sources, les Athéniens, tant qu'ils portèrent les cheveux longs, c'est-à-dire jusqu'aux guerres médiques, les fixaient par une cigale d'or à valeur symbolique : *Ils prétendaient être de race autochtone, et ces cigales étaient comme un symbole de leur antiquité, car ils croyaient que cet insecte était directement engendré par la terre*<sup>9</sup>. A partir du V<sup>e</sup> siècle, seuls les enfants et les femmes continuèrent à porter des cheveux longs, et à les fixer par des épingles.<sup>10</sup> Une tête d'Apollon du fronton d'Alcamène à Olympie porte la trace en creux de cette épingle autour de laquelle on enroulait les cheveux horizontalement sur la nuque<sup>11</sup>. Les implications de cette coiffure sont clairement explicitées dans *Les Nuées* d'Aristophane, v. 975 et suiv., où *Le Raisonnement juste* dénonce la dépravation efféminée des nouvelles mœurs, et *Le Raisonnement injuste* raille l'austérité des mœurs anciennes : *Oui, des vieilleries, qui sentent les Dipolies, avec tout plein de cigales, de Cécidès et de Bouphonies.* (v. 984-985)

Convenons que les connotations *homme de grand âge et de haut rang, partisan du maintien de hautes valeurs morales* et *poète* siéent à Saint-John Perse. Le scarabée (aucune occurrence dans l'œuvre) est une des figures du dieu solaire dans le panthéon égyptien. On utilisa sa forme pour des chatons en pierre dure de bague à sceau pivotant, pour des pectoraux en cloisonné, et donc des offrandes funéraires, conservées dans des tombes, des cryptes, des caves, des caveaux ; les bijoutiers grecs reprirent le modèle du scarabée égyptien pour des bagues en or. Par ailleurs, le cycle de la cigale implique que ses larves, à peine écloses dans les *chambres* que la tarière de la femelle a creusées dans le bois, se développent sous la terre, parasitant les racines pendant quatre ans avant la nymphose et l'imago. Le verbe dissyllabique à substituer avant *cigales* serait donc quelque chose comme *pondez* ou *cachez* ; et son complément quelque chose comme *vos séquelles d'œufs* (n'ayant jamais vu d'œufs de cigale, je ne peux dire s'ils ressemblent à des *sequins*). La dénégation du poète porte sur l'absence de descendance,

---

<sup>6</sup> Thucydide, I,6,4. éd. Budé p. 4. Jacqueline de Romilly traduit : *Il n'y a pas longtemps que [...] les gens âgés des classes privilégiées portaient encore de longues robes de lin et retenaient la touffe de leurs cheveux en y insérant des cigales d'or. En note, elle avoue sa perplexité sur cet accessoire.*

<sup>7</sup> "Épigramme 173 (231)", Bergk, *Poetae Lyr. Gr.*, 4<sup>e</sup> éd.

<sup>8</sup> Virgile, "Cir", *Appendix Vergiliana*, éd. Ribbeck.

<sup>9</sup> Paris, Hachette, 1895, p. 51-52.

<sup>10</sup> Selon Pierre Lavedan, *Dictionnaire illustré de la mythologie et des antiquités grecques et romaines*, Hachette, 1931, article "Coiffure". L'auteur signale qu'on n'a découvert aucune de ces épingles à tête de cigale.

<sup>11</sup> Reproduite dans *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, Hachette, 1873, tome I, à l'article "Coma".

d'un relais biologique, sa seule demeure étant son nom, sa seule postérité ses textes avoués. Le sens général serait que le poète a accompli la totalité de ses métamorphoses terrestres, et qu'il est désormais prêt à l'ultime métamorphose.

*- Et tirons des canisses/ (des roseaux) dans nos songes/ entre le Feu et l'Eau./*

Tirons, nous aussi, le rideau en ce point, dans notre songerie traversant celles que fit Perse la veille d'un 14 juillet encore gaullien. Tamiser ou masquer la contradiction entre l'ardeur des réminiscences et la douche de l'âge ? Ou si l'impératif porte sur les lendemains, la navigation autour des volcans ? Vivants, nous sommes des mélanges : *il n'y a pas de naissance pour aucune des choses mortelles ; il n'y a pas de fin par la mort funeste ; il y a seulement mélange et dissociation des composants du mélange*<sup>12</sup>. Ainsi parlait Empédocle d'Agrigente, dont on dit qu'il se jeta dans l'Etna. Tirer des canisses entre les éléments, c'est accepter impavide qu'un jour leur mélange se dissocie.

Jean-Charles Gateau  
Chens-sur-Léman, Suisse

---

<sup>12</sup> Empédocle, "De la Nature", frag. 8 et 9, *Les Penseurs grecs avant Socrate*, Garnier-Flammarion, 1964, p. 122.